

Objet d'étude I : La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle

œuvre intégrale : Montaigne, *Essais*, "Des Cannibales" I, 31

parcours : "Notre monde vient d'en trouver un autre"

Lectures linéaires retenues pour l'oral :

A- L'œuvre intégrale :

- **Lecture 1 :** extrait "Des Cannibales", de "Or je trouve, pour revenir à mon propos" à "plus doucement sans aucun art."
- **Lecture 2 :** extrait "Des Cannibales", de "Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour" à "mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses."

B- Le parcours :

- **Lecture 3 :** *Les Lettres Persanes*, lettre 30 (1721)
- **Lecture 4 :** *Supplément au voyage de Bougainville*, discours du vieux Tahitien, Diderot, 1772

Une lecture cursive

- *Amerigo Stefan Zweig* (1942)

Livre I, chapitre XXXI : "Des cannibales"

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées à sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée.

Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises, « Le lierre pousse mieux spontanément, l'arboulier croît plus beau dans les antres solitaires, et les oiseaux chantent plus doucement sans aucun art. »

Michel de Montaigne, *Essais* (1580)

135 que ce que chacun en sait. Mais malheureusement, pour expo-
ser son petit domaine, il entreprend généralement de réécrire
toute la Physique ! Et ce travers génère de graves inconvénients.
140 Pour revenir à mon propos, et selon ce qu'on m'en a rapporté,
je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans ce peuple,
sinon que chacun appelle barbare ce qui ne fait pas partie de
ses usages. Car il est vrai que nous n'avons pas d'autres critères
pour la vérité et la raison que les exemples que nous observons
et les idées et les usages qui ont cours dans le pays où nous
vivons. C'est là que se trouve, pensons-nous, la religion par-
faite, le gouvernement parfait, l'usage parfait et incomparable
145 pour toutes choses. Les gens de ce peuple sont « sauvages » de
la même façon que nous appelons « sauvages » les fruits que
la nature produit d'elle-même communément, alors qu'en fait
ce sont plutôt ceux que nous avons altérés par nos artifices,
que nous avons détournés de leur comportement ordinaire,
150 que nous devrions appeler « sauvages ». Les premiers recèdent,
vivantes et vigoureuses, les propriétés et les vertus vraies, utiles
et naturelles, que nous avons abâtardies dans les autres, en les
accommodant pour le plaisir de notre goût corrompu.

Et pourtant la saveur et la délicatesse de divers fruits de ces
155 contrées, qui ne sont pas cultivés, sont excellentes pour notre
goût lui-même, et soutiennent la comparaison avec ceux que
nous produisons. Il n'est donc pas justifié de dire que l'art l'em-
porte sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons
tellement surchargé la beauté et la richesse de ses produits par
160 nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Et
partout où elle se montre dans toute sa pureté, elle fait honte,
ô combien, à nos vaines et frivoles entreprises.

Et le lierre vient mieux de lui-même

Et l'arboisier croît plus beau dans les lieux solitaires,

Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus doux.

Propertius, *Éléges*, I, 2, 10.

120 toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la Phy-
sique. De ce vice sourdent plusieurs grandes inconvénients.

125 Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien
de barbare et de sauvage en cette nation¹, à ce qu'on m'en a
rapporté, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas
de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la
vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et
usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite
religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes
choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sau-
vages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire,
130 a produits; là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons
altérés par notre artifice² et détournés de l'ordre commun,
que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont
vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles ver-
tus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-
ci³, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu.

135 Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à
notre goût excellente, à l'envi des nôtres⁴, en divers fruits
de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art
gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère
nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de
ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout
140 étouffée. Si est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait
une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

Et veniunt edere sponte sua melius,

Surgit et in solis formosior arbutus antris,

Et volucres nulla dulcius arte canunt⁵.

1. Cette nation : le Brésil.

2. Artifice : technique.

3. Ceux-ci : renvoie aux fruits.

4. À l'envi des nôtres : comparées aux nôtres.

5. Propertius, *Éléges*, I, 2, 10.

Livre I, chapitre XXXI : « Des Cannibales »

Montaigne raconte à la fin du chapitre, sa rencontre avec trois amérindiens présentés à Rouen au roi Charles IX, âgé alors de 12 ans, en 1562.

X Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir.

Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait, être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.

réflexion ni jugement, et parce qu'ils auraient l'esprit tellement stupide qu'ils ne sauraient prendre un autre parti, il faut montrer quelques-uns des traits de leur intelligence. Celui que je viens de rapporter provient de l'une de leurs chansons guerrières; en voici une autre, d'amour cette fois, qui commence ainsi: « Couleuvre arrête-toi; arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur prenne ton image comme modèle pour la forme et la façon d'un riche cordon que je donnerai à mon amie; et qu'ainsi à tout jamais ta beauté et ta prestance soient préférées à celles de tous les autres serpents. »

495

500

Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or je suis assez familier de la poésie pour dire que ceci, non seulement n'est en rien « barbare », mais que c'est même tout à fait dans le genre anacréontique. Leur langage, au demeurant, est un langage doux, dont le son est agréable, et qui tire un peu sur le grec par ses terminaisons.

505

510

Trois d'entre eux vinrent à Rouen, au moment où feu le roi Charles IX s'y trouvait. Ils ignoraient combien cela pourrait nuire plus tard à leur tranquillité et à leur bonheur que de connaître les corruptions de chez nous, et ne songèrent pas un instant que de cette fréquentation puisse venir leur ruine, que je devine pourtant déjà bien avancée (car ils sont bien misérables de s'être laissés séduire par le désir de la nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre).

515

Le roi leur parla longtemps; on leur fit voir nos manières, notre faste, ce que c'est qu'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient, et voulut savoir ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant. Ils répondirent trois choses; j'ai oublié la troisième et j'en suis bien mécontent. Mais j'ai encore les

520

jugement, et pour avoir l'âme si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ai une autre, amoureuse, qui commence en ce sens: « Couleuvre, arrête-toi; arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie; ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents. »

460

465

Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait Anacréontique¹. Leur langage, au demeurant, c'est un langage doux et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons Grecques.

470

475

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà², et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre), furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était³. Le Roi parla à eux longtemps; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien mari; mais j'en ai

480

485

1. Anacréontique; d'*Anacréon* (560-478 av. J.-C.), poète grec, auteur d'odes amoureuses.

2. De deçà: de notre côté de l'Océan.

3. En 1562, Charles IX, enfant fragile alors âgé de 12 ans, se rendit à Rouen, reprise aux protestants. Montaigne s'y trouvait comme gentilhomme ordinaire du roi.

525 deux autres en mémoire: ils dirent qu'ils trouvaient d'abord très étrange que tant d'hommes portant la barbe, grands, forts et armés et qui entouraient le roi (ils parlaient certainement des Suisses de sa garde), acceptent d'obéir à un enfant et qu'on ne choisisse pas plutôt l'un d'entre eux pour les commander.

530 Deuxièmement (dans leur langage, ils divisent les hommes en deux « moitiés »), ils dirent qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes repus et nantis de toutes sortes de commodités, alors que ceux de l'autre « moitié » men-
535 diaient à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté; ils trouvaient donc étrange que ces « moitiés »-là puissent supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons.

J'ai parlé à l'un d'entre eux fort longtemps; mais j'avais un
540 interprète qui me suivait si mal, et que sa bêtise empêchait tellement de comprendre mes idées, que je ne pus tirer rien qui vaille de cette conversation.] Comme je demandais à cet homme quel bénéfice il tirait de la supériorité qu'il avait parmi
545 les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots l'appelaient « Roi »), il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre. Pour me dire de combien d'hommes il était suivi, il me mon-
550 tra un certain espace, pour signifier que c'était autant qu'on pourrait en mettre là, et cela pouvait faire quatre ou cinq mille hommes. Quand je lui demandai si, en dehors de la guerre, toute son autorité prenait fin, il répondit que ce qui lui en res-
555 tait, c'était que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui traçait des sentiers à travers les fourrés de leurs bois, pour qu'il puisse y passer commodément.

Tout cela n'est pas si mal. Mais quoi! Ils ne portent pas de pantalon.

490 encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander.

500 Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'il nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient
505 mendians à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un tru-
510 chement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille.] Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un
515 Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce
520 pouvait être quatre ou cinq mille hommes; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par
525 où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal: mais quoi? ils ne portent point de hauts-de-chausses.

RICA IBEN.

A Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : " Ah ! Ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? "

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712

Montesquieu, *Les Lettres Persanes*, lettre 30 (1721)

SÉQUENCE 4, lecture 4

Le Supplément au voyage de Bougainville est un conte philosophique qui fait référence au voyage de l'explorateur Bougainville en Océanie. Dans cet extrait, Denis Diderot met en scène un vieillard qui s'adresse à Bougainville peu avant son départ.

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta: « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ?*... Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse nous nos mœurs ; elles sont plus sages et honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons plus troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières »

Denis Diderot, *Le Supplément au voyage de Bougainville* (1796)